

**EX-IL**



**Gwladys CONSTANT**

**EX-IL**

ISBN : 978-2-9536717-0-4

© Editions Infimes 2010

[www.editions-infimes.fr](http://www.editions-infimes.fr)

*A Olivier.*

« Ces nuits t'en souvient-il Me souvenir  
me nuit »

*La Nuit d'exil, Aragon.*



# EX-CAVATION



*J*e ne t'ai jamais aimée au fond,  
m'annonce-t-Il sereinement, l'amour,  
c'est autre chose. Une question de feeling.  
Je n'ai pas connu cela avec toi. J'ai voulu y croire,  
c'est vrai. Ça a sans doute été ma plus grosse erreur  
d'ailleurs, car j'ai toujours su quelque part que ça ne  
marcherait pas.

Je me suis réveillée avec une difficulté  
respiratoire qui m'a couchée tout le jour. J'ai  
été malade. Mais je n'ai pas été triste. J'avais  
seulement de la peine. A respirer. Car j'avais

attrapé la veille un mauvais rêve qui ne voulait pas céder malgré la sonnerie insistante du réveil matin : Il me quittait. Il pleuvait sur fond de ciel bleu - la fièvre me faisait transpirer comme une bête. Mais ce n'était pas des larmes. Ce fut là mon état tout le jour et le mauvais rêve ne s'en allait pas, ne s'en est pas allé. Je tremble toujours, saisie de vertige à chaque pas, comme si j'allais m'éveiller dans l'un de ces sursauts qui soulagent. Tous les matins, le réveil sonne, et cela ne change rien. Alors, j'ai fini par penser que je ne rêvais pas mais bien plutôt que j'étais morte - et en Enfer, car si je me souviens bien, c'est là que l'on paie, en souffrances éternelles, les fautes commises. Et j'ai péché, oui, je l'avoue, je l'ai aimé plus que les dieux. Voici venue la peine capitale. Il a bien fallu que je me lève pourtant. La fièvre est tombée rapidement d'ailleurs. Elle

accompagne l'agonie seulement ; ensuite vient l'effroi, glacial. Les pieds transis sur le carrelage de la salle de bain, décharnée, j'ai bien des difficultés à me voir dans le miroir pour seulement me coiffer. L'Enfer enlaidit.

J'ai porté plusieurs jours l'un de ses pulls, oublié dans mon appartement, vestige des nuits communes. Il est venu le reprendre depuis, je vais, dans un grand manteau noir, chaque jour plus large pour l'amour amputé que je porte. Je ne suis que la moitié de moi-même. Pourtant, je reste seule. Si jamais je vais voir les autres, je les connais, ils me diront : « Ça passera. » Mais je ne veux pas que *cela* passe. J'aime.

Le matin, c'est vrai, je me réveille avec une difficulté respiratoire. On me dit que je fume trop. Mais le docteur qui descend une fois la semaine en Enfer diagnostique une bronchite

et me prescrit d'allumer le chauffage de ma cellule. Cela ne changera rien, je le crains, puisqu'Il n'est pas revenu.

Je sors un peu tous les jours. Dans le manteau noir. Je m'en vais traîner mon deuil sur les trottoirs jusqu'au parc, immense et immobile comme une cathédrale. J'y tais ma folie avant de disparaître, je m'y recueille en morceaux.

L'herbe est à présent recouverte d'un immense tapis de feuilles mortes qui geignent sous nos pas. Le sentier qui mène à l'étang est rouge et brun, presque indécélable, les oiseaux ne chantent pas, et parmi les branches nues repose mon ami le poète de bronze dont on a oublié le nom. J'aimerais m'allonger et que tout s'arrête ici. Je regarderais un dernier instant les rayons froids du soleil.

Souvent le ciel est blanc, bas, mais certains jours de belle lumière comme aujourd'hui, quand je marche dans l'air vif, j'oublie presque que le manque ronge ma tête nue. J'ai arraché tous mes cheveux et je les ai mangés par la racine. Rien d'autre à cueillir sur ce bitume imbibé de flaques, incrusté de chewing-gum, de crachats et de mégots.

Dieu merci, le jour décline vite en cette saison. Alors on peut s'asseoir aux arrêts de bus quand marcher devient impossible, et pleurer sans être vu ; longer les murs en étouffant dans un vieux mouchoir en papier jauni par la morve des cris de désespoir. Car j'ai beau marcher, marcher encore, changer d'endroit, changer de bus, la douleur me suit partout, comme un chien, comme une ombre - à moins que ce ne soit moi la chienne, moi l'ombre de cette douleur, qui me traînant

derrière elle, sur les trottoirs, finirait d'éparpiller à tout va mes restes.

Je respire mal. Le docteur qui descend en Enfer une fois la semaine diagnostique à pleins poumons un asthme causé par une allergie à la séparation, « ou pire ! Un cancer amoureux ! » Je l'écoute distraitement, et je me répète tout bas : je suis malade de Lui et il n'y aura jamais assez d'oxygène dans cette cellule pour lever le cadavre que j'ai sur le cœur. Je n'ai qu'un regret : déjà en Enfer, je ne pourrai donc en crever. J'étouffe à perpétuité.

Le jour des défunts, je suis allée m'acheter de beaux chrysanthèmes jaunes comme le soleil pour fleurir ma tombe puisqu' Il ne le fera pas. Il ne reste plus que moi pour entretenir le souvenir. Sur mon caveau, il n'y a pas même une inscription. Quand bien même Il me chercherait, il ne me trouverait

pas. J'ai été mise en terre comme une chienne. Et la mort est si irréversible que je ne lui suis plus rien quand Il me demeure tout.

Il me semble le voir en permanence. Il est à chaque coin de rue. C'est son bras, là, appuyé à la fenêtre d'une voiture ; sa voix chez cet homme qui me demande son chemin, à moi qui suis perdue. Il est l'homme, et chacun de ses semblables n'est qu'une réplique. Il est le premier. Et Il m'a chassée du Paradis. Ainsi, cent fois je crois le retrouver, et cent fois je le perds.

Assise au cœur de ma cellule, j'attends. Le temps du bonheur et celui de la chute ne sont pas proportionnels. La chute dure interminablement à cause de la non-résistance du vide.

J'ai malgré tout décidé de rester seule. Si jamais je vais voir les autres, je les connais, ils